

L'Europe ou la Philosophie

La Crise de l'humanité européenne et la philosophie (Husserl)

" le monde européen est né d'idées de la raison, à savoir de l'esprit de la philosophie " (Husserl¹)

La *Crise* forme le thème récurrent par excellence de la pensée européenne voire universelle. De Platon à Husserl, en passant par Descartes ou Kant, il n'est de philosophe qui n'ait jugé " la culture européenne gravement menacée ... en pleine crise " (228-230), prête à disparaître ou à "sombrier ... dans la barbarie" (258), et ne se soit proposé de la "sauver" (228), c'est-à-dire de rebâtir - reconstruire ou, si l'on préfère, de « révolutionner » l'Univers de la Pensée par un Retour radical à une Origine ou une Tradition qui aurait été oubliée, quand ce n'est pas refoulée. Cette sentence est même devenue, en fait elle l'a toujours été, un véritable lieu commun.

" Les nations européennes sont malades. L'Europe elle-même, dit-on, est en pleine crise." (230)

Certes un tel diagnostic témoigne à sa manière du sens critique, et partant de la « vitalité », de la Civilisation européenne qui, contrairement à d'autres, n'hésite pas à se remettre en cause ou en question périodiquement, soit à s'interroger sur son propre sens.

"Maintenant, sur une immense terrasse d'Elsinore, qui va de Bâle à Cologne, qui touche aux sables de Nieuport, aux marais de la Somme, aux craies de Champagne, aux granits d'Alsace, - l'Hamlet européen regarde des millions de spectres." (P. Valéry²)

Mais sa récurrence n'en laisse pas moins perplexe. La répétition du procès de la culture occidentale rend en effet ce dernier lui-même fort suspect. Car ou bien tout philosophe juge en fonction des mêmes critères, mais alors chaque jugement déjugeant le précédent, ensemble ils débouchent sur un verdict quasi indécidable voire inconséquent, dans la mesure où, en s'accordant sur la nécessité d'une même remise en cause de ce qui a été pensé jusqu'à eux, ils reconnaissent finalement l'inutilité ou la superficialité de celle-ci. Autrement dit : chacun ayant déjà pris au préalable conscience du mal dénoncé, manifeste, fût-ce contre lui-même, le caractère tout bonnement relatif de celui-ci et donc le besoin peut-être d'une rectification mais certainement pas d'une Refonte totale du Savoir, l'essentiel demeurant somme toute sauf. Ou bien ils jugent tous en se référant à des normes différentes, mais alors leur condamnation devient sans objet, faute d'unité de la chose jugée.

Aussi avant " de reprendre le thème, si fréquemment traité, de la crise européenne " (229), il importe de se demander à quelle Loi (Règle) ou Origine (État) ultime au juste s'adossent les philosophes successifs pour légitimer la dénonciation des errements de leurs prédécesseurs. En d'autres termes : au nom de quoi, de quelle Norme, condamnent-ils aussi sévèrement le cours du monde ou plutôt, dans le cas précis, celui de la Pensée. Soit et en définitive : qu'est-ce que pour eux la vraie Culture-Pensée constitutive de l'Europe ou de l'humanité européenne et dont les Européens s'écarteraient régulièrement ?

" La question que nous posons est celle-ci : qu'est-ce qui caractérise « la figure spirituelle de l'Europe » ? " (234) Question préjudicielle puisque de sa réponse dépend la pertinence du diagnostic et de la tâche (thérapie) que l'on s'est assignée : " sauver la culture européenne gravement menacée " (228) - " sauver l'Occident " dira un an plus son élève Heidegger qui empruntera néanmoins un chemin tout différent, voire opposé, de celui du Maître, reniant l'héritage de ce dernier³.

¹ *op. cit.* p. 258 ; Toutes les citations non référencées, hormis la pagination, sont extraites de ce dernier texte, trad. P. Ricœur in *Revue Méta. Mor.* 3/1950 ; cf. *La crise sc. europ. et la phén. transc.* pp. 347-383 (Gall.)

² *La Crise de l'Esprit I* (1919)

³ *Chemins d'explication* (1937) in *Cahier de l'Herne, Heidegger* p. 72 (Biblio essais L.P.)

I. L'Europe et l'Idée de la Philosophie

Pour répondre à une telle question, point n'est besoin d'analyser en détail la culture européenne. Toute culture constituant un tout (ensemble) structuré, il suffit de considérer attentivement un de ses éléments pour saisir l'esprit ou la totalité de celle-ci. Et, concernant l'Europe, le meilleur exemple possible s'avère sans conteste la science et/ou la technique, cette dernière formant l'institution, intuitivement la plus évidente, spécifiant la civilisation occidentale. Interrogeons donc pour commencer la frontière qui sépare la perspective scientifico-technique du point de vue qui ne l'est pas, ne serait-ce qu'à partir de la médecine.

" Partons d'un fait bien connu : la différence entre la médecine, prise au niveau des sciences de la nature, et ce qu'on appelle « l'art naturel de guérir »." (229)

Or qu'est-ce caractérise précisément une technique scientifique comme la médecine, dans sa différence avec une pure pratique de guérison, sinon que celle-ci se base sur "l'expérience naïve et ... la tradition", alors que celle-là se fonde toute entière sur " des évidences empruntées aux sciences purement théoriques " ?

Quant à la science, elle répudie la simple observation empirique ou perceptive au profit d'une validation théorétique ou rationnelle (systématique). A la constatation ou l'intuition sensible, elle substitue une construction ou explication intelligible.

" Quiconque s'est familiarisé avec l'esprit des sciences modernes trouvera sans peine une réponse : les sciences de la nature tirent leur grandeur du fait qu'elles ne s'en tiennent pas à une enquête empirique d'ordre intuitif ; pour elles toute description de la nature entend rester un stade méthodologique transitoire conduisant à l'explication exacte, qui est finalement d'ordre physico-chimique." (230)

La science moderne de la nature s'est ainsi forgée contre l'évidence des sens ou de la tradition, par une « réduction » des apparences nécessairement multiples et particulières à des "aspects absolument universels, que ce soit des éléments ou des lois" (231), exprimables dans le langage de " l'exactitude mathématique " (230), lui-même fruit de la *Ratio* humaine, et en conséquence par une Légalisation : Normalisation ou Rationalisation de la Nature / *Physis*. Cette méthode, dont la vérité se mesure, au point de départ, à la seule cohérence logique des énoncés produits, entraîne une action humaine d'une efficacité sans précédent sur la Nature et qui, en retour, « véri-fie » les résultats purement théoriques de la science.

" Il en est résulté une véritable révolution dans la maîtrise de la nature par la technique ".

Grâce à la science et la technique les hommes ont pu réaliser le projet auquel nous reconnaissons d'emblée la présence de la culture occidentale : " ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature " (Descartes, *Discours de la Méthode*), et que préfigure déjà le mythe grec de " Prométhée "(240).

Rien d'étonnant que, grisés par leurs réussites théoriques et pratiques, les physiciens aient cru pouvoir transposer les procédures des sciences naturelles aux " sciences de l'esprit ", espérant ainsi ensermer tout le Réel, *Physis* (Nature) et *Psyche* (Âme) confondus, dans les mailles d'une seule et même science de type physico-mathématique, espoir renforcé par le fait que l'esprit dépend, pour ses extériorisations, d'une infrastructure naturelle, le corps.

" L'ordre de l'esprit humain est fondé sur la « physis » humaine ; en chaque homme pris individuellement la vie psychique est fondée sur l'ordre corporel ; toute communauté par conséquent l'est aussi dans le corps des hommes individuels qui composent cette communauté." (231)

Mais ils ont ainsi identifié un simple rapport de condition (dépendance) à une relation de cause (détermination), et se sont rendus coupables d'une méprise néfaste : le « naturalisme ». Que l'esprit soit lié dans ses manifestations à des contingences corporelles ou physiques ne signifie pas en effet pour autant qu'il soit lui-même et dans son essence un produit ou une réalité simplement naturelle, comme Platon l'avait parfaitement démontré tout au long de son œuvre et plus particulièrement dans le *Phédon*.

Tout au contraire l'existence même des sciences de la nature et leurs succès prouvent à l'envi le primat logique de la Raison ou de la Subjectivité sur le réel ou l'objet naturel, car si celui-ci conditionne bien de fait celle-là, seule cette dernière détermine le savoir objectif du premier. Toute connaissance véritable repose en effet sur des *Principes* (Descartes) ou des catégories *a priori* issues de la *Raison pure* (Kant). La science de l'esprit ne saurait donc relever de la « juridiction » des sciences naturelles. Si rapport de subordination il y a ici, il s'avère rigoureusement l'inverse de celui postulé par le préjugé naturaliste, préjugé d'autant plus dangereux qu'il conduit droit à la négation même de l'Homme, par son assimilation à l'être naturel et forme ainsi le motif premier de " la maladie de l'Europe " :

" Mais qu'en serait-il, si le mode de pensée qui se révèle dans cette interprétation reposait sur des préjugés néfastes et avait même sa part dans la maladie de l'Europe ? Que tel soit le cas, j'en suis bien persuadé ; nous avons même à découvrir une source tout à fait essentielle de méprise qui se dissimule ici : à savoir la cécité de l'homme de science moderne, qui ne voit pas qu'il est possible de fonder une science rigoureusement close et générale de l'esprit. (Et même une science qui ne soit pas coordonnée à celle de la nature, mais à laquelle celle-ci se subordonne)." (232)

Partant celle-ci tiendrait à un aveuglement d'ordre épistémologique quant au statut du Sujet de la science, c'est-à-dire à une bévue ou un oubli proprement philosophique, avec de surcroît des conséquences éthiques et/ou politiques éventuelles terribles.

En effet l'idée de thématiser le savoir en général, en tentant de ressaisir en deçà des énoncés objectifs, la Subjectivité constituante qui les rend possibles –soit le projet " d'une science éidétique (*Wesenlehre*) de l'esprit en tant qu'esprit "-, appartient en propre à la Philosophie ; elle se confond même avec cette dernière –c'est pourquoi " une science universelle et pure de l'esprit ... [doit plutôt s'appeler] la philosophie de l'esprit " (233-234)-, puisque elle se définit dans son rapport à la *Physique ou Philosophie seconde* comme une recherche «méta-physique» ou *Philosophie Première*, selon la terminologie aristotélicienne usuelle. Et elle s'enquiert justement des conditions de possibilité ou des Principes régissant toute science, et ce depuis leur apparition simultanée en Grèce antique. Celle-ci peut être considérée comme la « mère » de "notre Europe...l'esprit de la Grèce antique...[ayant façonné] la figure spirituelle de l'Europe" (234). " L'Europe spirituelle " renvoie donc à une « création » de la philosophie-grecque et vit partout où souffle l'esprit de cette dernière, chose notée par le penseur (éd. Gall. p. 352) :

" Au sens spirituel, l'Europe englobe manifestement les dominions anglais, les États-Unis, etc. mais non pas les Esquimaux ou les Indiens des ménageries foraines, ni les tziganes qui vagabondent perpétuellement en Europe."

"Notre Europe" (235) se limite, pour l'instant du moins, aux descendants déclarés des Grecs, ceux-ci pouvant parfaitement croître avec le temps ; rien d'exclusif (fermé) dans son Idée. Dans un texte antécédent, le philosophe n'hésitait point à y englober le Japon contemporain :

" je crois pouvoir annexer la nation japonaise, en tant que rameau jeune récemment verdoyant, à la culture « européenne » ?"⁴

De nos jours on pourrait tout aussi bien y compter la Chine, sans oublier tous les pays qui, quelle que soit leur ancrage géographique, ont adopté, avec plus ou moins de bonheur, le modèle de la rationalité européenne.

Aussi ce que nous nommons l'Europe –"l'unité supranationale que représente l'Europe" (236)-, se caractérise fondamentalement par "le *télos* spirituel de l'humanité européenne", c'est-à-dire par la détermination de la Connaissance comme but assigné à l'Homme, détermination spécifique à ce jour à cette partie du monde qui se revendique de la civilisation hellène qui fut elle-même la première expression historique explicite de ce télos.

" Poussons l'analyse à son terme : l'Europe a un lieu de naissance. Je ne songe pas, en termes de géographie, à son territoire, quoiqu'elle en possède un, mais à un lieu spirituel de naissance, dans une nation ou dans le cœur de quelques hommes isolés et de groupes d'hommes appartenant à cette nation. Cette nation est la Grèce antique du VII^e et VI^e siècles avant Jésus-Christ." (236-237)

⁴ Sur le *Renouveau* p. 115 (Vrin)

Le dessein « théorique » pur et universel, auquel " les Grecs [eux-mêmes] ... ont donné le nom de philosophie " est bien né chez eux et il continue, en dépit de ses errements périodiques, à animer principalement notre continent :

" La philosophie proprement dite commence pour nous en Grèce (...) le principe de l'esprit européen est par conséquent la raison consciente de soi " (Hegel⁵).

Et ce projet veut dire : arrachement de l'Homme à ses intérêts mondains, constitution, sur la base d'une Humanité ainsi épurée, d'un Savoir universel ou d'une " *Théoria* pure " (241).

" Les Grecs lui ont donné le nom de philosophie ; correctement traduit selon son sens originel, ce terme est un autre nom pour la science universelle, la science du tout du monde, de l'unique totalité qui embrasse tout ce qui est." (237)

La philosophie ne sera donc pas comprise comme une discipline ou une science particulière qui ferait nombre avec les autres sciences mais comme le Discours ou la Science qui «fonde» les sciences, en démontrant le « lien » qui les unit toutes à la Raison ou Subjectivité humaine. Aussi elle inclut " toutes les sciences " et c'est uniquement prise en ce sens qu'elle marque " le phénomène originel qui caractérise l'Europe au point de vue spirituel ".

Avant l'émergence d'une telle discipline logique en Grèce antique, il y avait certes déjà une humanité et une humanité forcément pensante, que ce soit sous le forme d'une "civilisation agricole, commerciale" (234) ou autre, mais pas encore une Humanité toute entière « centrée » sur des valeurs purement logiques ou une civilisation « scientifique ».

" Avant la philosophie il ne se détache, sur l'horizon de l'histoire, aucune autre figure culturelle qui soit, en un sens comparable, une culture réglée par des idées, qui procède par tâches infinies et qui propose des idéaux tels que leurs méthodes d'acquisition possèdent d'elles-mêmes la propriété idéale de pouvoir être répétées à l'infini, et débordent les entreprises infinies de personnes réelles ou possibles." (239)

Carce qu'il est convenu de qualifier de " philosophies indienne, chinoise, etc., ... [non seulement] ne sont aucunement analogues à celles des Grecs " (240), mais ne méritent pas en vérité le titre de « philosophie », puisqu'elles ne se présentent point, ni intentionnellement ni en fait, sur le mode d'un discours conceptuel (scientifique) articulé, rigoureux ou systématique. On y trouve peut-être, et si l'on veut, des philosophèmes, mais certainement pas le déploiement exprès d'un Logos philosophique authentique ou de *La Philosophie comme science rigoureuse*.

Avec la philosophie grecque et le primat qu'elle accorde à la Raison débute par contre une Refonte conceptuelle qui transforme des pratiques empiriques en pratiques théoriques, assujettissant tous les énoncés et gestes humains à des normes rationnelles et ouvrant du même coup l'espace de possibilité pour un(e) « *Mathesis* » / Savoir pur.

" Seule la philosophie grecque conduit, par un développement propre, à une science en forme de théorie infinie, dont la géométrie grecque nous a fourni durant des millénaires l'exemple et le modèle souverain."

Ne sont-ce pas des philosophes autant que des mathématiciens grecs qui sont à l'origine des premiers théorèmes géométriques : "Thalès" (241) ou Pythagore ? Existe-t-il un seul théorème égyptien, indien ou chinois ? Les Hellènes opérèrent bien " cette *révolution* intellectuelle " (Kant⁶) ou méthodologique qui modifia en profondeur le « Regard » humain sur le Monde.

" En fait c'est seulement chez les Grecs que l'homme du fini prend à l'égard du monde environnant cette attitude totalement nouvelle où nous reconnaissons un intérêt pur pour le connaître et par anticipation un intérêt purement théorétique."

Conséquemment ils initièrent tous les changements que celle-ci induisait, y compris dans "la praxis" (242), à commencer par cette autre révolution qui, selon l'observation banale dont nous étions partis, caractérise la civilisation européenne / occidentale : la révolution technique ou industrielle, celle-ci n'étant rien d'autre que l'application ou la mise en oeuvre de la science ou de la « mathématisation » du réel.

⁵ *H.Ph.* Introd. p. 331 (Gall.) - *E. III.* § 393 Add. p. 419 ; cf. égal. § 503 R. p. 293 et *H.Ph.* Introd. p. 99

⁶ *C.R.P.* Préf. 2^{nde} éd. p. 39 (G.-F.)

Seulement si la Révolution hellénique esquisse d'abord et avant tout une conversion/modification d'ordre épistémologique : naissance de la "passion de connaître", elle outrepassé nécessairement le sol qui l'a vu naître et concerne l'Humanité en général et non uniquement l'homme grec. En tout homme en tant que tel –en tant qu'il appartient au genre *Homo sapiens (sapiens)*-, habite en effet fatalement l'"étonnement" : "Tous les hommes désirent naturellement savoir" nous avertissait déjà Aristote au début sa *Métaphysique* et Platon n'a cessé de noter la nature «préconçue» (immortelle) de la connaissance dans ses *Dialogues*, surtout dans le *Théétète* et dans sa célèbre image de l'"accouchement (*maïeutique*)", quand bien même elle ne prendrait pas chez chacun la forme d'une interrogation claire et manifeste : méthodique ou structurée. Mais après tout les Grecs eux-mêmes n'étaient pas tous des "gens cultivés", il y avait aussi parmi eux des "incultes", plus nombreux incontestablement que les premiers.

"Par contre il est manifeste que cette tendance à l'extension ne se borne pas à la nation des pères. A la différence de tous les autres produits de la culture, ce mouvement ne procède pas d'un intérêt lié au sol de la tradition nationale. On voit également des étrangers s'initier au savoir et prendre part de quelque manière à cette puissante conversion culturelle qui irradie de la philosophie."

Le privilège historique de "la nation ancestrale" (243) ne saurait être confondu avec une exclusivité mais doit être compris comme le point de départ d'une "formation culturelle ... [d'un] mouvement d'éducation culturelle" (242-243), mouvement qui prend nécessairement appui sur le présupposé humain par excellence : la présence, fût-elle virtuelle, en tout un chacun, dès "un certain stade de la culture préscientifique" (244), autant dire de tout temps, d'une prédisposition à la science, comme l'a souligné fortement l'auteur de la *République* dans sa fameuse *Allégorie de la Caverne*.

Dans un premier moment ce développement "d'une figure culturelle d'un nouveau genre ... à partir de quelques hommes isolés en Grèce" (241-245) englobe les autres Grecs et les étrangers proches, géographiquement et historiquement d'eux, et qui se reconnaissent comme les membres d'une communauté spirituelle qui transcende les nations.

"Mais on voit aussi que c'est le point de départ d'une communauté d'un nouveau genre, qui dépasse les nations. Je pense naturellement à cette figure spirituelle que nous nommons l'Europe." (245)

Mais cet élargissement ne s'arrêtera pas, sous peine de faillir à son propre idéal d'Universalité, aux seules nations européennes, au sens local de ce terme ; il conduira obligatoirement ensuite à "la synthèse toujours plus vaste des nations ... [et même à] la totalité supranationale" cosmopolitique, assurant ainsi la conformité du fait (l'histoire) au droit (l'Idéal). Le vrai destin de l'"européanité (*Europäertum*) ... [mène au] cosmopolitisme (*Weltbürgertum*)" (Kant⁷).

L'Idéal philosophique européen / grec a finalement pour vocation, tout en guidant l'humanité européenne, de s'adresser à l'Humanité tout entière.

"Dans cette société totale, réglée par l'idéal, la philosophie elle-même garde sa fonction dirigeante, sa tâche infinie particulière : la fonction de réflexion libre, universelle, théorétique, qui embrasse également tous les idéaux et l'idéal total, donc le système de toutes les normes. La philosophie doit constamment exercer, au sein de l'humanité européenne, sa fonction rectrice (*die archontische*) à l'égard de l'humanité tout entière."

On parlera donc sans crainte de "la mission mondiale" (228) de l'Europe ; ou si l'on préfère, mais cela revient au même, la destinée de l'humanité est de "s'eupéaniser" (235) et de créer du coup une Société universelle des nations sous l'égide des idéaux occidentaux / universels. Et de fait toutes les nations, les nations non (encore) européennes incluses, ne sont-elles pas de nos jours engagées dans un procès d'eupéanisation ou d'hellénisation croissante et rapide, procès au cours duquel le vocable d'Europe perd de plus en plus sa signification géographique ? Il suffit de parcourir aujourd'hui aussi bien le cours des événements mondiaux que les volumes de la Babel littéraire globale pour se persuader du bien fondé d'un tel processus irréversible.

⁷ *Réflex. sur l'anthropologie* ; cf. égal. *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* 9è Prop.

Vision scandaleusement "européo-centriste" de l'Histoire ou de l'Homme objectera-t-on : "sinistre passage" rétorquera même un commentateur contemporain, J. Derrida⁸, visant plus particulièrement le passage sus-cité, dans lequel Husserl « limite » l'extension du concept d'"Europe spirituelle" aux seules nations purement européennes, à l'exclusion des "Esquimaux ... Indiens ... [ou] tziganes". Pourtant, et en dépit des apparences, une telle limitation trouve parfaitement sa légitimité, au moins du point de vue historique, sinon du point de vue logique. Logiquement ou en droit l'Idée de la Subjectivité et de la Philosophie appartient bien à tous les peuples et non aux Grecs uniquement ou à leurs descendants directs, Grecs qui eux-mêmes ont eu du reste des prédécesseurs dans l'ordre de l'Histoire universelle.

" Chaque figure spirituelle se situe par nature dans l'espace de l'histoire universelle ; elle a son histoire. Si donc nous suivons l'enchaînement de l'histoire en partant, comme il est nécessaire, de nous et de notre nation, la continuité de l'histoire nous entraîne toujours plus loin, de nations en nations, d'âges en âges, dans l'antiquité, finalement, les Romains nous renvoient aux Grecs, aux Perses, aux Égyptiens ; il est manifeste qu'il n'y a pas là de fin." (234-235)

Nul peuple, pas " même le Papou " (247), ne sera tenu a priori à l'écart de l'Idée d'Humanité ou de Subjectivité rationnelle. Tous forment les étapes du " procès " (235) d'ensemble de l'Histoire humaine, procès qui " fait apparaître l'humanité comme une unique vie embrassant hommes et peuples " et qui s'étend aux " nations européennes ... [comme aux] gens de l'Inde ".

Une chose néanmoins est de receler en soi l'essence de l'Humanité, une autre de la porter à la conscience et d'en faire l'« objet » d'une réflexion claire, soit d'explicitier cet *en soi*, en le transformant en *pour soi*, ce que seule la pensée occidentale a su / voulu historiquement faire. Partout ailleurs et avant, voire encore aujourd'hui en partie, régnait le mode "mythico-pratique" de la pensée, qui a pu fournir les éléments ou des connaissances dont les Grecs se sont inspiré, mais non la Science qu'ils ont « élaborée » et qui a rendu après-coup possible la compréhension véritable de ces éléments mêmes, comme le précise pertinemment l'auteur (éd. Gall. p. 365) :

" On comprend que dans cette façon mythico-pratique de considérer le monde et de le connaître puissent apparaître toutes sortes de connaissances concernant le monde factuel, le monde en dehors de la connaissance scientifique expérimentale, auxquelles une valeur scientifique puisse être reconnue par la suite. Mais dans le contexte de sens qui leur est propre, ces connaissances sont et demeurent mythico-pratiques, et c'est une erreur, c'est une falsification de leur sens, que de vouloir, parce qu'on a été formé dans les modes de pensées scientifiques créés par la Grèce et réélaborés par les modernes, parler déjà de philosophie et de science (astronomie, mathématique) indienne et chinoise, interprétant du même coup à l'euro-péenne les Indiens, les Babyloniens, la Chine. "

Pareillement *La Pensée sauvage* ou *Mythologique* (C. Lévi-Strauss) peut s'avérer aussi classificatrice ou logique que l'on veut, elle demeure cependant foncièrement « sauvage », imagée, intuitive ou mythique, sa logique fondamentale ne devenant évidente qu'aux yeux d'un anthropologue instruit à l'école du Logos grec.

Cette «réélaboration» ou transformation du régime de penser ne saurait certes être assimilée -comme Husserl lui-même le donne parfois à entendre et ce contre sa prémisse téléologique-, au passage de l'homme à l'animal.

" Mais, de même que l'homme, et même le Papou, représente un nouveau stade dans l'animalité par opposition à la bête, de même la raison philosophique représente un nouveau stade dans l'humanité et dans sa raison." (242)

Car, alors que celui-ci relève d'une coupure, celle-là s'inscrit dans un dé-veloppement ou un dé-voilement de ce qui était déjà là, mais à l'état enveloppé. C'est pourquoi il est également et pour le moins impropre d'évoquer ici " une nouvelle humanité " (240-241), puisqu'il ne s'agit que de la même humanité, ayant toutefois «progressé». Reste qu'il n'est nullement "scandaleux" de voir dans ce "nouveau stade de l'humanité" un modèle ou un paradigme discriminant/exceptionnel de par sa puissance explicative tant prospective que rétrospective. " A cet égard, l'Occident (au sens large) reste système de référence : c'est lui qui a inventé les moyens théoriques et pratiques d'une prise de conscience, qui a ouvert le chemin de la vérité " (M. Merleau-Ponty⁹). Ne «raisonnons»-nous pas tous à partir de critères (sciences) promus par les Héllènes ?

⁸ *De l'Esprit* pp. 95-96 in Heidegger et la question. *De l'esprit et autres essais* (Champs Flammarion)

⁹ *Partout et Nulle part* p. 197 in *Éloge de la philosophie* (Idées Gallimard)

Par voie de conséquence il est tout à fait normal et aucunement " sinistre " de réserver *provisoirement* le qualificatif de « spirituel » aux seules " nations européennes " qui descendent directement des Grecs ou qui s'identifient formellement à l'Idéal hellène de la Connaissance absolue de soi, tant du moins que les autres peuples n'ont pas fait explicitement ou expressément leur cet Idéal. Juste avant un auteur français partageait le même jugement :

" De toutes ces réalisations, les plus nombreuses, les plus surprenantes, les plus fécondes ont été accomplies par une partie assez restreinte de l'humanité, et sur un territoire très petit relativement à l'ensemble des terres habitables. L'Europe a été ce lieu privilégié ; l'Européen, l'esprit européen l'auteur de ces prodiges. Qu'est-ce donc que cette Europe ? C'est une sorte de cap du vieux continent, un appendice occidental de l'Asie. (...) L'Europe a fondé la science. La science a transformé la vie et multiplié la puissance de ceux qui la possédaient. ... L'Europe avait en soi de quoi se soumettre, et régir, et ordonner à des fins européennes le reste du monde. Elle avait des moyens invincibles et les hommes qui les avaient créés. Fort au-dessous de ceux-ci étaient ceux qui disposaient d'elle. Ils étaient nourris du passé : ils n'ont su faire que du passé. L'occasion aussi est passée. Son histoire et ses traditions politiques ; ses querelles de villages, de clochers et de boutiques ; ses jalousies et rancunes de voisins ; et en somme le manque de vues, le petit esprit hérité de l'époque où elle était aussi ignorante et non plus puissante que les autres régions du globe, ont fait perdre à l'Europe cette immense occasion dont elle ne s'est même pas douté en temps utile qu'elle existât." (P. Valéry¹⁰)

Le suspectera-t-on également d'une pensée « abjecte » ? A ce compte l'Europe ne serait quasi peuplée que de penseurs « ségrégationnistes ».

Et les autres sociétés ne manqueront point un jour -ne manquent pas déjà- d'« intérioriser » la Norme européenne, dans la mesure où la « conscience de soi » de l'Humanité, visée par la réflexion ou la spéculation philosophique se confond après tout avec le dévoilement de la « destination de l'Homme » en tant que tel et doit donc nécessairement et à terme être " sensible même à d'autres groupes humains " (235) que les Occidentaux *stricto sensu* ou à ceux qui en descendent directement.

Pas davantage n'était-il -n'est-il encore (?) - ignoble ou raciste d'écrire :

"Ce que nous comprenons en somme sous le nom d'Afrique, c'est ce qui n'a point d'histoire et n'est pas éclos, ce qui est renfermé encore tout à fait dans l'esprit naturel et qui devait être simplement présenté ici au seuil de l'Histoire universelle." (Hegel¹¹)

Même si une attention rhétorique ou une circonspection terminologique plus grande s'impose, afin d'échapper à tout malentendu et de ne pas risquer de donner prise à une trop facile indignation moralisatrice qui mélange allégrement et sans vergogne les notions les plus élémentaires, en particulier prérogative de droit et supériorité de fait.

S'il y avait lieu de s'étonner voire de s'offusquer de quelque chose, ce serait bien plutôt de cet insolite -et simultanément ancestral (banal)- « relativisme » contemporain qui se permet de condamner toute tentative de définition (interprétation) un tant soit peu rationnelle et dynamique de l'Humanité, au nom d'une valeur qui présuppose pourtant une idée commune ou universelle de l'humain, la « tolérance » et qui a été précisément promue par les Européens. Or celle-ci n'a jamais voulu dire évaluation équivalente ou résignée des différences culturelles (indifférentisme passif), mais leur valorisation évolutive ou historique (progressisme actif). Étrange inconséquence, parfaitement prévue cependant par le philosophe transcendantal, vu qu'elle participe de la mécompréhension de l'Universalité authentique, c'est-à-dire de ces " interprétations erronées " (246) ou de l'un de ces " préjugés à la mode " qui trament l'Histoire de la Philosophie / Raison et qu'il avait déjà débusqués et dénoncés en son temps.

¹⁰ Note (ou *L'Européen*) 1924 - *Regards sur le monde actuel* 1931. Notes sur la G^{deur} et la Décad^{ce} de l'Europe

¹¹ *Ph.H.* Introd. p. 80 (Vrin)

II. L'Europe et l'Histoire de la Philosophie

Création de la Philosophie (grecque), le Destin de l'Europe se résume à l'Histoire de cette dernière. Or, pour autant que celle-ci s'exprime dans le temps, elle en subit fatalement les variations ou vicissitudes, les progressions comme les régressions, déviations ou perversions éventuelles, fussent-elles passagères. L'Occident n'est ainsi jamais lui-même définitivement assuré de son être mais se conquiert au cours de l'Histoire qui n'avance point de façon linéaire mais se forge un chemin à travers des crises.

" Je suis certain moi aussi que la crise de l'Europe a ses racines dans les déviations du rationalisme."

La Crise ne serait-elle pas, tout comme la Philosophie, le mode d'être permanent de l'Europe ?

Si l'Idéal philosophique "*sub specie aeterna*" (247) ou l'Idée de " l'humanité supérieure " demeure en effet toujours un et le même : saisie du Tout ou Auto-compréhension de Soi de l'Humanité en tant que telle – condition même de "la véritable santé spirituelle de l'Europe"-, son fonctionnement ou ses manifestations temporelles sont soumises au lieu et à l'époque où elles apparaissent et dont elles subissent le contre-coup.

" Mais c'est en ce point que réside le péril : quand on dit « philosophie », il faut bien distinguer la philosophie comme fait historique lié à telle époque, et la philosophie comme idée d'une tâche infinie : la philosophie effective, à chaque période de l'histoire, est la tentative plus ou moins réussie pour réaliser l'idée directrice de l'infinité et, par là même, du tout de la vérité."

L'Idée philosophico-européenne de la Raison se voit donc constamment menacée par " des interprétations unilatérales " du rationalisme, la forme générale de celles-ci résidant toujours en la « réduction » de la Raison, de la Totalité ou de la " philosophie authentique " à l'une de ses branches ou parties, ce qui conduit au rétrécissement de celle-là.

Ainsi la rationalité ou la rationalisation scientifique (mathématico-physique), soit " une rationalité unilatérale... se prend pour le rationalisme véritable, donc pour le rationalisme universel " (248), et partant se voit promue au rang de Principe de tout savoir ou de toute science, alors qu'elle n'est qu'un des aspects de la Raison – un rationalisme partiel et qui ne trouve son véritable sens que dans la rationalité totale-, et nullement son Tout : erreur quasi inévitable peut-être, mais erreur néanmoins.

" Par nécessité, le philosophe est donc toujours incapable de se rendre maître du sens vrai et plein de la philosophie, d'embrasser dans toute leur ampleur ses horizons d'infinité. On n'a pas le droit de porter à l'absolu et d'isoler aucune connaissance partielle, aucune vérité séparée."

Celle-ci revient finalement à passer sous silence la *subjectivité* constitutive de tout savoir, pour ne prendre en compte que ses *objets*, oubliant simplement leur caractère d'« ob-jets », justement pro-jetés par un Sujet, qui jouit obligatoirement d'un statut « supérieur » à eux ; il transcende en tout cas leur sphère et relève d'un autre savoir, comme l'a rappelé Descartes : *De la nature de l'esprit humain ; et qu'il est plus aisé à connaître que le corps (Méd. 2^{nde})*.

Cependant pourquoi on la dénommera l'objectivisme ou le naturalisme, la nature étant le cadre même de l'existence des choses, indûment confondues ici avec les objets et auxquelles on voudrait de surcroît réduire le sujet. Il s'agit d'une faute proprement préphilosophique ou naïve et toutefois partagée par maintes philosophies (?), à quelques exceptions notoires près.

" Plus exactement, le nom le plus général qui convienne à cette naïveté est l'objectivisme : il se ramifie dans les différents types du naturalisme, de la naturalisation de l'esprit. Des philosophies anciennes et modernes ont été et demeurent naïvement objectivistes. Pour être plus équitable, il faut ajouter que l'idéalisme allemand issu de Kant s'était déjà efforcé avec passion de surmonter cette naïveté, devenue déjà très sensible, sans qu'il ait pu atteindre réellement à ce degré de réflexivité supérieure qui eût été décisive pour la nouvelle figure de la philosophie et de l'humanité européennes." (249)

Là où " l'idéalisme allemand " aurait échoué, la " phénoménologie transcendantale " (246) réussira-t-elle à déjouer le piège d'un vice apparemment rédhibitoire ?

La méprise naturaliste, fatale mais jamais, nous le verrons, totale, peut en tout cas servir de fil conducteur à l'histoire de la philosophie et au delà de l'histoire tout court.

"Le cours du développement historique est déterminé de façon précise par cette attitude à l'égard du monde environnant." (250)
S'appuyant sur la rationalisation ou la mathématisation du réel, acquise dans "l'antiquité" grecque, l'on a cru dès cette époque qu'il était possible d'en transposer la méthode à l'étude de l'esprit, qui fut ainsi assimilée à un être matériel ou naturel chez les physiciens antiques.

"Aussi, dès le début, nous rencontrons le matérialisme et le déterminisme de Démocrite."

La déviation originaire, matrice de toutes les autres, du Rationalisme ne date pas de nos jours mais a l'âge de ce dernier.

Certes dès ce début "les plus grands esprits" (Platon et Aristote) ont résisté à cette tentation réductrice et «scandaleuse», au sens étymologique de ce terme (lat. *scandalum* : obstacle, piège), dans la mesure où elle tombe dans l'inconséquence logique qui revient à expliquer par son produit (la science de la nature) le producteur (le sujet de toute science).

"Mais les plus grands esprits ont cependant reculé d'effroi devant ces doctrines, comme devant toute psycho-physique de style plus récent. Depuis Socrate, la réflexion prend pour thème l'homme dans son humanité spécifique, l'homme comme personne, saisie dans sa vie communautaire de niveau spirituel. L'homme reste certes inclus dans le monde objectif ; mais il est déjà un thème immense de réflexion pour Platon et Aristote." (250-251)

Mais faute d'avoir été suffisamment entendus, ils ont tout au plus freiné le "développement" du matérialisme / naturalisme et n'ont pas pu ou su l'entraver complètement. Celui-ci n'est-il pas d'ailleurs inexorable, dès lors qu'il constitue une pente naturelle de l'esprit humain ? "Inclus dans le monde objectif", l'homme est forcément conditionné ou marqué par lui dans ses expressions concrètes ou particulières, sur lesquelles la psycho-physiologie trouve légitimement son mot à dire.

Rien d'étonnant que le naturalisme ait ressurgi de plus bel "à l'époque dite moderne" (251) où, fort de ses succès théoriques et pratiques, l'entendement scientifique n'a pas hésité à vouloir englober la connaissance de l'esprit dans celle de la nature.

"Les succès gigantesques de la connaissance de la nature doivent maintenant être étendus à la connaissance de l'esprit. La raison a prouvé sa force dans l'ordre de la nature. De même que le soleil est l'unique soleil qui éclaire et réchauffe toutes choses, ainsi la raison est aussi l'unique raison (Descartes). Il faut que la méthode des sciences de la nature dévoile les mystères de l'esprit."

Ni les distinctions anciennes de Platon (*Phédon* ou *De l'Âme*) ou d'Aristote (*Traité De l'Âme*), ni les mises en garde plus récentes de Descartes dans sa *Méditation seconde. De la nature de l'esprit humain* n'ont empêché les penseurs modernes de confondre "la Psyché" avec un être corporel, confusion particulièrement prégnante au XVIII^e, "dans la période de l'*Aufklärung* (les Lumières ou le Rationalisme)" (247) –époque qui par certains côtés mériterait plutôt l'appellation de période de "«*Aufklärerei*» (la Ratiocination)" (246)-, avec la parution de l'ouvrage de La Mettrie, *L'Homme Machine* dont *L'Homme neuronal* de J.P. Changeux n'est aujourd'hui qu'une réplique un peu plus savante ou sophistiquée.

De l'antiquité à nos jours c'est donc bien la même mécompréhension qui, telle une ombre portée, suit l'évolution de la philosophie ou du rationalisme véritable : l'«objectivisme».

"Si donc on cherche la source de toutes nos détresses, la réponse s'impose : cette conception objectiviste ou psycho-physique du monde, bien qu'elle parût aller de soi, était naïvement unilatérale ; sa propre partialité était demeurée incomprise. Il est absurde de conférer à l'esprit une réalité naturelle, comme s'il était une annexe réelle du corps, et de prétendre lui attribuer un être spatio-temporel à l'intérieur de la nature." (251-252)

A "notre époque moderne" (252) cette erreur fatale ne s'est pas cantonnée à la théorie mais a engendré à l'occasion les pires effets pratiques, l'«instrumentalisation» de l'homme : manipulation, exploitation voire extermination. Il est vrai qu'Aristote lui-même nous avait précédés dans cette voie, lui qui, dans *La Politique*, justifiait l'esclavage par cette même identification de l'esclave à un instrument. Mais pour donner plus de poids encore à la condamnation des conséquences pratiques d'une bévue, il importe d'en mesurer pleinement la portée purement théorique, afin d'éviter de mélanger critique logique et dénonciation morale.

Or il est clair que le " malaise ... [et] la détresse " ici en cause sont principalement logiques et relèvent d'une « absurdité » conceptuelle qui consiste, répétons-le, à oublier ce fait pourtant capital que le Sujet créateur de la science objective ne saurait être saisi de la même manière que les créatures objectives qu'elle comprend.

" Il y a des problèmes entiers qui sont engendrés par la naïveté en vertu de laquelle la science objectiviste tient ce qu'elle nomme le monde objectif pour le système total de l'être, sans remarquer que la subjectivité qui crée (*leistende*) la science n'a pas sa place légitime dans aucune science objective."

Kant nous prévenait déjà contre cette « imposture » dans ses *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, lorsqu'il s'en prenait à l'entendement qui " veut le [le substantiel des choses] connaître, avec la détermination d'un objet donné, alors que c'est une simple idée."¹²

Quelles que soient la valeur et l'efficacité de la science (mathématique) de la nature, elle ne rendra en aucun cas compte de tout, pas même de sa propre méthode qui présuppose nécessairement des critères ou des " normes " (254) (pro-)posés par le Sujet de la science, elle-même n'ayant à faire qu'à des objets ou artifices qu'elle « calcule » (physique théorique) ou manipule (physique appliquée), pyramides, gratte-ciel etc.

" La science mathématique de la nature est une technique admirable qui permet des inductions d'une fécondité, d'une probabilité, d'une précision, d'une facilité de calcul qu'on n'aurait pu soupçonner auparavant. En tant que création (*Leistung*), elle marque un des triomphes de l'esprit humain. Mais si l'on considère la rationalité de ses méthodes et de ses théories, elle est complètement relative. Elle présuppose déjà l'apport fondamental d'une disposition; or, cet apport est lui-même totalement dépourvu de rationalité effective. En même temps que l'environnement intuitif, ce facteur purement subjectif a été oublié dans la mathématique scientifique, on a oublié en même temps le sujet lui-même qui la met en oeuvre et le savant n'accède pas au rang de thème de réflexion. (Décepoint de vue, la rationalité des sciences exactes reste dans la lignée de la rationalité qu'illustrent les Pyramides égyptiennes)." (253)
Elle participe donc plus d'une technique, si raffinée soit-elle, que d'une authentique science.

Tout essai de fonder une science de l'esprit sur une telle base se voit disqualifiée par avance, ne pouvant déboucher que sur " le psychologisme " (254) ou le sociologisme les plus plats dont le *Behaviorisme* et le *Culturalisme* contemporains nous fournissent les exemples les plus achevés, en même temps que l'incitation à en sortir, si l'on entend réellement élaborer un savoir essentiel de l'Homme.

" Le besoin d'une réforme de toute la psychologie moderne se fait toujours plus pressant, mais on ne comprend pas encore que c'est l'objectivisme qui l'a empêché d'aboutir, qu'elle n'a aucun accès à l'essence propre de l'esprit, qu'elle fait fausse route en isolant la psyché, pensée objectivement, et en altérant par une interprétation psycho-physique le sens de l'être-en-communauté." Et comment l'être humain ne voudrait-il pas se connaître lui-même et répondre ainsi à l'injonction antique / socratique : " « Connais-toi toi-même » ! " (*Alcibiade*), lui qui cherche à tout comprendre, soi-même inclus ?

La Crise souffre remède, dès lors que le mal empire au point de devenir insupportable et que la volonté de « guérir » existe.

" Partout à notre époque se manifeste le besoin pressant d'une compréhension de l'esprit. La confusion qui affecte les relations de méthode et de contenu entre les sciences de la nature et celles de l'esprit est devenue à peu près insupportable."

Et les voies de la guérison ou de la solution sont prétracées. Une fois dressé le constat d'échec, pour ne pas dire d'inexistence d'une " science objective de l'esprit, d'une doctrine objective de la psyché " (255), tentant vainement de plier / soumettre l'esprit "aux formes de l'espace et du temps", ne reste qu'à faire « retour » par l'esprit à l'esprit lui-même ou à l'intériorité spirituelle.

Seule en effet la Réflexion philosophique interne, par opposition à l'entendement scientifique, qui opère en régime d'extériorité, peut concevoir le sujet, car elle seule s'avère pleinement adéquate à celui-ci et s'identifie même à lui.

" *L'esprit, et même seul l'esprit, existe en soi et pour soi ; seul, il repose sur soi et peut, dans le cadre de cette autonomie et seulement dans ce cadre, être traité d'une manière véritablement et radicalement scientifique.*"

N'est-ce pas d'ailleurs le signe d'une Ré-flexion ou « Ré-flexivité » absolue (certaine) ?

¹² *op. cit.* p. 114 (Vrin)

La phénoménologie husserlienne « retrouve » ici la *Méditation* cartésienne du *Cogito*, comme soubassement de tout savoir, et en deçà la " conversion de l'âme " platonicienne dans la conclusion de l'*Allégorie de la Caverne* figurant dans la *République* et ci-dessus évoquée. Toute la tradition philosophique européenne pourrait adopter l'enseignement de Husserl. Ou plutôt il faudrait dire que c'est ce dernier qui reprend à son compte la leçon de toute philosophie digne de ce nom : l'Absolu ou la Vérité ne doit pas être cherchée simplement en dehors, dans les choses ou les objets, mais aussi bien et surtout du côté de l'Idée ou du Sujet : " tout dépend de ce point essentiel : saisir et exprimer le vrai, non seulement comme *substance* mais encore comme *sujet* " (Hegel). *La Phénoménologie de l'Esprit* hégélienne¹³ avait largement anticipé celle du professeur de Fribourg-en-Brisgau et jette même une lumière antérograde vive sur ses énoncés ultimes.

" *C'est seulement quand l'esprit, cessant de se tourner naïvement vers le dehors, revient à soi et demeure chez soi et purement chez soi, qu'il peut se suffire à soi.*" (255-256)

Par delà le "sensualisme ... [ou le] psychologisme ... la psychologie de la *tabula rasa*" (256), modernes avatars du matérialisme antique, *La Phénoménologie transcendantale* renoue ainsi avec le Logos antique grec / européen en sa pureté et partant signe la continuité et/ou l'unité de l'Héritage ou de la Tradition philosophique, nonobstant sa prétention affichée parfois (souvent) à se démarquer de celle-ci.

Pour critique qu'apparaisse la situation moderne –" une situation de détresse " (252)-, elle n'est, on le voit, ni totalement inédite ni désespérée, puisque le mal dont elle est frappée est quasi congénital à la philosophie et qu'en outre il est de plein droit curable, voire a toujours été déjà guéri, au moins par les (grands) Philosophes du passé autant que du présent qui ont su (re)fonder la science en sa vérité sur la Raison et forger ainsi une Science réellement universelle, dénommée tantôt *Dialectique* (Platon), tantôt *Sagesse* (Descartes), tantôt *Métaphysique ... comme science* (Kant), tantôt *Système de la Science* (Hegel).

" La *ratio* qui est maintenant en question n'est rien d'autre que l'opération de l'esprit qui se comprend lui-même de manière réellement universelle et réellement radicale ; cette compréhension prend la forme d'une science universelle, capable de répondre d'elle-même et qui inaugure un monde absolument nouveau d'activités scientifiques, où toutes les questions imaginables trouvent leur place : les questions d'être, les questions de norme, les questions dites d'existence." (256-257)

L'état critique de l'humanité européenne se présente en définitive comme le régime « normal » de celle-ci et son dénouement comme une constante de son histoire.

Partant c'est l'illusion husserlienne d'être le premier et le seul à avoir entrevu la bonne solution du problème et proposé " un monde absolument nouveau " de concepts –lors même qu'il reconnaît pourtant à " Brentano " le mérite de l'avoir précédé dans cette voie, tout en passant pratiquement sous silence les figures philosophiques autrement plus importantes que nous venons de citer-, qu'il nous faut, pour finir, dénoncer.

"Seule la phénoménologie intentionnelle et, plus précisément, transcendantale, apporte la lumière par le choix de son point de départ et de ses méthodes. Seule elle permet de comprendre, et de comprendre par des raisons profondes, ce qu'est l'objectivisme naturaliste, en particulier, elle montre que la psychologie était condamnée par son naturalisme à manquer d'une manière générale l'activité créatrice (*das Leistung*) de l'esprit qui est le problème radical et spécifique de la vie spirituelle." (257)

A sa décharge l'on constatera que cette illusion fut commune à tous les Philosophes marquants qui se sont toujours pensés comme des rénovateurs absolus, aveugles qu'ils étaient, dans un premier temps du moins, à l'œuvre de leurs devanciers, quitte à revenir ultérieurement sur ce jugement précipité et à reconnaître leur dette envers les esprits de la tradition philosophique. Peut-être n'est-ce là après tout que la rançon de leur « grandeur » précisément ?

¹³ *op. cit.* Préf. p. 47 éd. bilingue (Aubier-Montaigne)

En résumé et pour clore provisoirement notre propos, sachant qu'il faudra le prolonger plus tard : "La « crise d'existence de l'Europe » ... [puise sa source dans] l'échec apparent du rationalisme". Alors que " le phénomène Europe ... [ou] le concept d'Europe " authentique se détermine par la Philosophie ou la Raison :

" le monde européen est né d'idées de la raison, à savoir de l'esprit de la philosophie " (258).

Sa crise s'explique par "son aliénation ... [son enlèvement] dans le naturalisme et l'objectivisme", phénomène à la fois récurrent et surmontable. Deux débouchés s'offrent dès lors apparemment à cette crise, la décadence totale ou la renaissance de l'Europe.

" La crise d'existence de l'Europe n'a que deux issues : ou bien l'Europe disparaîtra en se rendant toujours plus étrangère à sa propre signification rationnelle, qui est son sens vital, et sombrera dans la haine de l'esprit et dans la barbarie ; ou bien l'Europe renaîtra de l'esprit de la philosophie, grâce à un héroïsme de la raison qui surmontera définitivement le naturalisme."

Et la première semble avoir prévalu tant à l'Est qu'à l'Ouest de l'Europe, où la techno-science, réduite à elles-mêmes, sans philosophie explicite sous-jacente, semble régner sans partage.

Sans souscrire entièrement au verdict du philosophe contemporain -"La Russie et l'Amérique sont toutes deux, au point de vue métaphysique, la même chose ; la même frénésie de la technique déchaînée, et de l'organisation sans racines de l'homme normalisé." (Heidegger)-, ne serait-ce qu'à cause de son assimilation de deux sociétés aux idéaux très différents, on lui accordera quelque justesse voire une certaine prémonition.

En effet peu de temps après ces lignes et celles de son maître, écrites entre 1935 et 1936, c'est dans leur propre pays que déferla la « barbarie » nazie, à laquelle le premier prit sa part. Ne se risquera-t-il pas à écrire ultérieurement : " L'agriculture est aujourd'hui une industrie d'alimentation motorisée, dans son essence (*Wesen*) le Même (*das Selbe*) que la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz et les camps d'anéantissement, le Même que le blocus et la réduction de pays à la famine, le Même que la fabrication de bombes à hydrogène "¹⁴, effaçant ainsi toute différence entre l'exploitation d'un matériau naturel et l'extermination des hommes –figure sophistiquée assurément, mais figure tout de même du naturalisme le plus patent ?

Or que fut en son fond conceptuel le nazisme sinon un atroce et en même temps parfait effet ou illustration d'un même naturalisme, ce sous la forme la plus extrême ou poussée qui soit de l'« instrumentalisation » de l'être humain et de la négation même de son Humanité foncière ? Plus près de nous on soulignera, avec A. Bloom (*L'Àmedésarmée - The closing of the american mind*) ou avec J.-F. Mattéi (*Le regard vide - Essai sur l'épuisement de la culture européenne*) une régression de l'esprit par sa dégénération en culture utilitariste, qui, sur un mode sûrement plus doux, témoigne également de la « grossièreté » naturaliste.

Cèdera-t-on pour autant au pessimisme et se résignera-t-on au cours apparent des choses ? Ce serait oublier un peu vite le deuxième débouché, unique issue véritablement praticable, vu qu'elle seule se conforme à " la téléologie de l'histoire européenne ... [ou à] la mission humaine de l'Occident " (257-258) qui épouse celle de la « Raison ». Et cette dernière finit nécessairement par se frayer un chemin au travers des vicissitudes de l'histoire factuelle. L'échec passé et irréversible du nazisme et l'essoufflement contemporain du modèle « américain » le confirment surabondamment.

Mieux, l'existence/la persistance de nos jours de " « bons européens » [penseurs] " (258), soit des « philosophes », à commencer par ceux-là mêmes capables d'établir un diagnostic correct, prouve que rien n'est définitivement joué ou perdu, l'Esprit gardant encore sa vigueur ou sa « vitalité » native.

¹⁴ *Introd. Méta.* (1935) p. 49 (PUF) et *Das Ge-Stell* (1949) p. 27 in *Bremer Vortr. Einbl. in was das ist* (GA 79)

Pour " sauver la culture européenne gravement menacée " (228), aucun remède original/radical n'est requis, un *Renouveau*, comme l'écrivait déjà en 1922 Husserl, une *révolution* authentique, c'est-à-dire un « retour » approfondissant – philosophique à la Tradition et, en-deçà, à cette " unité de volonté communiste ", constitutive de la communauté scientifique, suffit¹⁵.

" Je croirais volontiers que moi, le prétendu réactionnaire, je suis largement plus radical et plus révolutionnaire que ceux qui, à l'heure actuelle, se donnent en paroles des airs radicaux." (246)

L'histoire européenne / mondiale a ainsi constamment résolu ses crises et progressé grâce à cette « résolution - révolution » même qui a su surmonter le seul vrai péril, la lassitude.

" Le plus grand péril qui menace l'Europe, c'est la lassitude. Combattons ce péril des périls en « bons Européens », animés de ce courage que même un combat infini n'effraie pas." (258)

Dans un contexte fort distinct certes, un autre théoricien « révolutionnaire », le jeune Marx, (se) prescrivait un traitement semblable et mettait l'accent sur l'obligation de la philosophie : " Une fois de plus, il m'apparaît clairement qu'il est impossible d'aboutir sans philosophie "¹⁶. Toujours déjà en marche, la Révolution philosophique - spirituelle ne meurt jamais, contrairement aux êtres psycho-physiques ou naturels : " *car seul l'esprit est immortel* " (258).

En vain s'enquerrait-on donc d'une méthode plus consistante, efficace et durable ; ilconvientseulementd'enprésenterl'effectivitéenuneversionmoins«catastrophiste»del'Histoire, à l'instar des *Leçons sur la Philosophie de l'Histoire universelle* de Hegel qui enseignent jusqu'au Sens (Raison) des crises et de leur solution, proposant du coup une vision historique nettement plus rationnelle ou scientifique. Leur postulat affirmé -*La Raison dans l'Histoire*- ne traduit-il pas l'unique prémisse vraiment compatible avec la / notre condition humaine, celle d'êtres pensants (rationnels) et/ou parlants (signifiants) ?

J. Brafman

¹⁵ Sur le *Renouveau* p. 72 note 1

¹⁶ *Lettre à son père* 10 nov. 1837 p. 1375 in *Oeuvres Philo.* (Pléiade) ; cf. égal. *Crit. philo. droit Hegel* p. 397